

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE :

- L'Abandonnée..... Virginie Sampaeur
- Un cas de conscience Françoise
- Le cheveu blanc Magali
- Le Poète de l'«Habitant.» Pierre Lorraine
- Notes sur la Mode..... Cigarette
- A travers les livres Françoise
- Propos d'étiquette Lady Etiquette
- Recettes faciles.....
- Conseils utiles.....
- Concours de Popularité.....
- Feuilleton : La Route s'achève, J. St-Yves



Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

"C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le

Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.) - tous les effets toniques et fortifiants du bon vin pur, mêlé de Quinquina, un de nos meilleurs toniques.

Tous les
Pharmaciens
et
Partout

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette. Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Revue Hebdomadaire

DU NUMERO DE LA REVUE HEBDOMADAIRE DU 18 JANVIER.

Envoi sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire :

Augustin Gazier, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris: "Mme de Maintenon et la poésie française à Saint-Cyr"; Paul Adam: "Une Leçon en Egypte"; Edouard Rod: "Le Mouvement des idées: Sur la psychologie de l'Angleterre contemporaine"; Hugues Le Roux: "Magda, reine de Saba", (II); Frantz Funck-Brentano: "A travers l'histoire: La Pensée au dix-septième siècle. — Gui Patin"; Charles Géniaux: Roman: "Les Forces de la vie" (XI).

Les Miettes de la vie.—Faits de la semaine.—Revue des revues françaises et étrangères.—La Vie mondaine.—La Vie sportive.

Il s'est fondé, à Prague, un organe de défense des intérêts des vieux garçons, veufs et maris divorcés. Ce journal a pour titre le "Mladaec" (le Célibataire). Naturellement il est antiféministe. Il annonce que "les principaux éléments de discorde qui affligent l'humanité: la politique et les femmes, seront rigoureusement exclus".

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.
Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est 1736
Marchands 520

SEMAINE DU 3 FEV.

Paul et Virginie

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDÉE EN 1860

Prof. LAVOIE, PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.

Assortiment au grand complet pour les Fêtes. Une visite est sollicitée.



AVANT



APRÈS

8 R 13 Notre-Dame Ouest, autrefois, No. 1656 N.-Dame

Coin de Cote Saint-Lambert,

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.
---	--	---	---

L'Abandonnée

Ah ! si vous étiez mort ! De mon âme meurtrie
 Je ferais une tombe, où, retraite chérie,
 Mes larmes couleraient lentement, sans remords,
 Mon âme sous le deuil aurait été joyeuse,
 Et votre image en moi resterait radieuse.
 Ah ! si vous étiez mort !

Je ferais de mon cœur l'urne mélancolique
 Abritant du passé la suave relique,
 Comme ses coffrets d'or qui gardent les parfums ;
 Je ferais de mon âme une ardente chapelle,
 Où toujours brillerait la dernière étincelle
 De mes espoirs défunts.

Ah ! si vous étiez mort ! votre éternel silence,
 Moins âpre qu'en ce jour, aurait son éloquence ;
 Car ce ne serait plus le cruel abandon.
 Je dirais : " Il est mort, mais il sait bien m'entendre,
 " Et peut-être, en mourant, n'a-t-il pu se défendre
 " De murmurer : Pardon ! "

Mais vous n'êtes pas mort ! ô douleur sans mesure !
 Regret qui fait jaillir le sang de ma blessure !
 Je ne puis m'empêcher, moi, de me souvenir,
 Même quand vous restez devant mes larmes vraies,
 Sec et froid, sans donner à mes profondes plaies
 L'aumône d'un soupir !...

Ingrat ! vous vivez donc, quand tout me dit : vengeance !
 Mais je n'écoute pas ! A défaut d'espérance,
 Le passé par instants revient, me berce encor...
 Illusion, folie, ou vain rêve de femme !...
 Je vous aimerais tant, si vous n'étiez qu'une âme !
 Ah ! que n'êtes-vous mort !

Virginie Sampeur.

Directrice du Pensionnat National des demoiselles de Port au-Prince.

Un Cas de Conscience

J'AI reçu, une de ces semaines dernières, la lettre suivante:

Chère Françoise,

Voulez-vous me permettre de vous soumettre mon cas, et vous me direz ensuite, tout franchement, ce que vous en pensez? Je ne m'engage nullement à changer de ligne de conduite, vous savez. Mais il me serait intéressant de connaître votre façon d'envisager la chose. Voici:

Je suis une jeune mariée d'à-peu près deux ans de ménage. J'ai un délicieux bébé de quatorze mois. Sans être riches, mon mari et moi, nous avons un peu plus que la nécessaire, ce qui me permet, — pour ne parler que de moi — d'avoir un service bien ordonné dans mon gentil appartement.

Mon mari, aussi jeune d'âge que moi, aime à sortir. Oh! je ne lui en fais pas un reproche, aimant assez moi-même les distractions du dehors, mais, pour la clarté de mon récit, il importe que vous sachiez que c'est plutôt lui que moi qui parle de passer quelques-unes de nos soirées au dehors. Nous allons donc, tantôt au théâtre, tantôt à des concerts et à des conférences, quelquefois chez des amis, tout à fait dans l'intimité, ce qui est plus charmant, je vous assure, que les grandes réunions mondaines.

Or, j'accompagne mon mari partout, par goût le plus souvent, par devoir toujours. Car j'estime qu'il est du devoir d'une femme de sortir avec son mari, et d'empêcher, par là, qu'il retourne à de vilaines habitudes de garçon. Vous comprenez, hein! Et puis, ne doit-on pas d'abord être agréable à son époux? N'est-ce pas là le premier souci et la meilleure vertu d'une femme?

Je vous vois venir. Vous vous dites, avec cette légère lueur de ma-

lice qui brille si souvent dans le coin de votre œil, et que je connais si bien, — hélas, pour mes dépens! —: "Mais qui l'empêche de suivre son mari, cette petite femme? — où veut-elle en venir en fin de compte, avec toutes ces manières?..."

Attendez un peu. J'ai des amies, — non, non, ne riez point, ce n'est pas ce que vous pensez, — j'ai des amies, mariées comme moi, et tout aussi heureuses que moi, je le jurerais. Elles ont aussi, un, deux, ou trois enfants. L'autre jour, nous causions, ces messieurs étaient au fumoir, et savez-vous ce qu'elles m'ont toutes reproché, avec un ensemble presque touchant? De négliger mon enfant au profit de mon mari!

"Je devais, disaient-elles, être mère d'abord, épouse ensuite. Je devais consacrer mon temps à l'enfant et non au père", et coëtera, et coëtera. Il y en avait long, je vous assure.

J'avais beau leur dire que mon cher petit bébé n'était point malade, sauf quelques très anodines coliques de temps en temps, que je le laissais, à chacune de mes sorties, en des mains responsables, — celles d'une garde-malade pour enfants, qui en avait plus de soin que j'en aurais pris moi-même, — aucune de mes raisons n'a pu distraire ces dames de leur idée.

Ai-je tort? ont-elles raison? Je viens aujourd'hui vous soumettre ce problème. "Il faut toujours demander conseil, a dit Mme Swetchine, pas toujours pour le suivre, toujours pour s'éclairer."

Je ne veux point, je vous l'ai dit, habituer mon mari à sortir sans moi. En fin de compte, ne m'a-t-il pas épousée pour être sa compagne, celle des bons et des mauvais jours, celles des grandes et des petites heures? Je suis encore jeune, mais j'en

ai vu trop de ces ménages où la femme est l'esclave de ses enfants, et leur sacrifie sans cesse le mari.

Rentre-t-il, après son bureau à la maison: "Ne parle pas haut, ne rie pas fort, l'enfant dort." Ou bien: "Le repas n'est pas prêt, le petit a tellement eu mal aux dents, que la cuisinière et moi ne savions que faire pour le distraire."

Le mari veut-il faire l'amabilité d'emmener sa femme au théâtre:

"Impossible, mon pauvre ami, Fifi ne peut s'endormir sans que je reste près de lui."

Ainsi de suite. Jamais rien pour le mari: ni caresse, ni baiser, pas même de confitures, car, Fifi mange toujours tout.

J'ai vu cela, moi. Et voilà pour quoi, j'ai adopté ma présente ligne de conduite. J'aime mon mari, j'entends qu'il continue de m'aimer jusqu'à la fin du chapitre. Et c'est en rendant ma présence agréable et nécessaire, qu'il continuera de m'aimer, parce qu'il me croira indispensable à son bonheur et à son bien-être.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous écrire, mais, vraiment, quand je constate toutes ces pages noircies accumulées à côté de moi, je suis confuse d'avoir déjà tant parlé.

Marie-Marthe

Je vais désappointer, je le crains, ma gente correspondante, car je n'ai pas de lumière nouvelle à jeter sur son état d'âme... Je n'ai pas qualité, — et je le confesse tout haut — pour donner un jugement sur une aussi troublante question.

Mais je fais appel à toutes celles des lectrices du "Journal de Françoise" qui ont de l'expérience, et leur prie de m'écrire ce qu'elles pensent de la délicate situation que me soumet Madame Marie-Marthe.

Je publierai avec empressement et joie, les réponses qui me seront envoyées. Plusieurs têtes valent toujours mieux qu'une seule.

Françoise.

Le Cheveu Blanc

DE leur première rencontre, elle gardait le souvenir confus d'un froufroutement de falbalas soyeux, d'un brouhaha de chaises remuées, d'une cadence inharmonique des tableaux fixant hâtivement les dernières tentures.

Dès son entrée dans le baraquement immense où devait avoir lieu la vente de charité, on était accouru vers elle :

—Venez vite! On vous attend pour déballer votre tableau! Didier Serthuys veut bien nous aider à placer chaque œuvre dans son jour!...

Didier Serthuys, le jeune peintre de talent, dont s'énergeuillissait la ville! l'auteur de "l'Âme de la Source", qu'hier encore elle admirait au musée!

Andrée Malvoy eut un éblouissement; puis, une peur affreuse, en songeant qu'il examinerait ses "Bords de la Sèvre". L'œuvre, qui la satisfaisait à demi, lui apparut, soudain, odieuse: ses arbres sans air faisant une masse épaisse sur le fond d'un ciel outrageusement bleu; l'eau dormeuse, pleine de soleil, dont elle avait eu un instant la jouissance divine d'avoir surpris le secret, coulant épaisse, sans vie. Elle s'arrêta, prête à retourner sur ses pas, tant il lui semblait impossible de subir l'arrêt implacable.

—Hâtez-vous! Nous ne serons jamais prêts!...

Machinalement, elle obéit à l'ordre donné par une exquise petite femme blonde, toute scintillante de paillettes.

Elle allait en rêve, écrasant sous son pied les rameaux de fusain glissant, les aiguilles de pin dont l'odeur résineuse se mêlait aux parfums savants des traînes imposantes, aux émanations subtiles des petits

trotteurs clairs. Une pile de chaises s'éroula causant une douleur à son cerveau endolori.

Dans la galerie réservée à la peinture, le silence régnait presque; ce lui fut un soulagement physique qui la rendit elle-même.

Sans trouble, elle s'excusa de son retard, désigna une petite caisse plate, oblongue, et s'approcha pour retirer elle-même le tableautin de son enveloppe. Tous les visages qui l'entouraient lui étaient connus; sans doute Didier Serthuys s'était lassé d'attendre. Elle se railla de sa frayeur.

On la félicita de l'heureux choix de son sujet, du coloris d'une tonalité à la fois douce et forte; on vanta la légèreté de son pinceau, sa parfaite compréhension artistique. Duvelloy, son vieux professeur, exultait, lui prédisant le plus bel avenir: elle, penchée sur sa toile, analysait mentalement les défauts et les qualités. Elle désirait ardemment au milieu de ce chœur flatteur, la critique juste, l'appréciation sans parti-pris, éclairant la voie à suivre. Possédait-elle seulement une facilité quelconque de pensionnaire développée par d'excellentes leçons, jusqu'à la transformer en un joli talent d'amateur? L'étincelle, qui parfois s'allumait en elle, la transportait dans un monde irréel, où elle oubliait tout, était-ce le feu sacré de l'art? Avait-elle gâché sa vie, en s'affranchissant des devoirs qui auraient été une barrière à son inclination?

Une ombre légère s'étendit sur la toile. Andrée Malvoy en redressant la tête, effleura le profil incliné de Didier Serthuys. Cette caresse involontaire de la frisure folle de ses cheveux fit monter un peu de rouge à ses joues ordinairement pâles. Elle

ballutia une excuse; lui sourit: ce fut le début de leur amitié.

Ils se revirent souvent, Didier souffrant des suites d'un surmenage devait passer plusieurs mois en province; il offrit ses conseils à Andrée, et chaque jour, il s'acheminait vers le petit atelier de la route de Rennes.

Le plus souvent, Andrée le recevait seule, mademoiselle Adèle, la cousine âgée chez laquelle habitait l'orpheline, ne se souciant pas d'escalader les trois étages. Les cérémonies des premiers jours firent vite place à une simple camaraderie.

Andrée reconnaissant le pas vif du peintre, posait sa palette, passait ses doigts souples dans les ondes mordorées de ses cheveux et se trouvait près de la porte lorsqu'il entra.

—Comment êtes-vous, aujourd'hui?

La nuance d'inquiétude dont était empreinte la question, caressait délicieusement, comme l'autre jour la mousse légère des cheveux. Il se plaignait parfois, en enfant, du chaud qui l'énervait, du froid qui le glaçait jusqu'à l'âme. Et, c'était plaisir pour elle de le dorlotter. Elle traînait, elle-même, le meilleur fauteuil près de la fenêtre; elle échafaudait des bûches dans la cheminée, faisait jaillir les étincelles qu'il aimait en artiste.

—Êtes-vous mieux, Maître?

Il souriait de ce sourire doux qui ressemblait à un sourire de femme, sur ses lèvres qu'estompait une très fine moustache blonde.

Il disait, oui, de ses yeux clairs, pleins de lumière, et, la tête demi-renversée, il la regardait aller, venir, mince et souple dans la grande blouse de toile blanche.

Elle rangeait deux ou trois bibelots, avec l'intention inavouée de retarder l'instant où elle s'absorberait toute dans son art; elle disait encore quelques mots, pour que Didier fit vibrer l'ambiance de sa voix chaude, elle faisait un geste d'adieu et reprenait la tâche de la veille.

Lorsqu'il voyait son buste fléchir, sa main devenir nerveuse sur sa palette, il l'interrompait.

—Reposez-vous, petite Andrée!

Elle obéissait, venait s'asseoir près de lui, vivant encore du rêve qu'elle venait de quitter.

Les bonnes causeries qui suivaient ces séances, après les critiques et les félicitations! D'abord, il n'avait été question que de leur art; puis, peu à peu, les sujets étaient devenus plus personnels. Lui, avait dit son enfance malade, ses débuts pénibles, sa gloire naissante, le désespoir qui le poignait à certaines heures; mais, surtout, il l'avait fait se raconter, pour ainsi dire malgré elle, provoquant ses confidences: curieux de cette nature exubérante par de certains côtés, pleine de réticences par d'autres.

Elle lui était une énigme avec ses vingt-sept ans qui n'avaient jamais connu l'amour, cette vie intelligente qu'elle s'était créée elle-même dans son milieu bourgeois, aux vues étroites; avec ses amitiés masculines dont elle était fière; elle le déconcertait par ses allures de femme raffinée, sa candeur presque naïve de petite fille, son tempérament artistique bien trempé. A certains jours, il croyait la connaître, avoir pénétré le mystère de sa jeunesse laborieuse, puis brusquement, elle lui échappait, redevenant le point d'interrogation.

Jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'il pourrait l'aimer d'une affection autre que celle toute fraternelle qu'ils avaient l'un pour l'autre; cependant, il s'impatientait de la voir trop sereine lorsqu'il l'appelait: Petite Andrée; de ne point sentir frémir sa main attardée dans la sienne.

Et chaque jour, plus longtemps il la retenait près de lui.

On était en septembre, le ciel bas laissait couler une lumière si pâle que Didier avait décrété qu'on ne travaillerait pas.

Bon gré, mal gré, Andrée retira sa blouse blanche. Elle portait une chemisette de taffetas cerise dont les plis près de la haute ceinture avaient des cassures sombres, la jupe plissée la grandissait en l'amincissant tout naturellement, Didier s'exclama:

—Vous êtes en beauté, petite Andrée!

Elle, coquette, piqua dans ses che-

voux une des roses rouges qu'il lui avait apportées, et vint s'asseoir à sa place ordinaire, sur le petit tabouret, près de la cheminée.

Dans l'intimité douce de l'atelier, coquet comme un boudoir, ils laissaient s'interrompre leur causerie par de grands silences qui, semblait-il, terminaient ce qu'ils taisaient.

Les flammes allumaient des reflets fulgurants dans les plis profonds du taffetas cerise, l'odeur forte de la rose montait enivrante, donnant un sens troublant à la confidence d'Andrée Malvoy.

Ses mains pâles jointes autour de ses genoux, elle se taisait maintenant, honteuse déjà, d'avoir livré l'âpre regret de ses rêves détruits par la réalité décevante, d'avoir exposé l'ambition folle de combler par l'art le vide atroce du cœur. Elle attendait, anxieuse, des mots qu'il dirait.

Ses doigts d'artiste, longs et fuselés, errèrent près de la rose, faisant tomber quelques pétales; puis, entre ses mains, il prit la tête brune, et l'attira à lui, ainsi qu'il l'aurait fait pour une petite sœur très chérie.

—Vous ne ressemblez à nulle autre!

Il la contempla un instant. Sous son regard, Andrée avait baissé lentement les paupières, sans les étoiles d'or qui donnaient toute vie à son visage, on eut dit qu'elle était morte, tant elle était blanche; il percevait aux tempes tièdes le battement plus rapide des artères.

—Andrée...

Et, voici qu'au lieu d'achever la phrase qu'elle attendait frémissante, il la repoussait.

—Andrée! mais vous avez un cheveu blanc... là, près de l'oreille...

...Andrée ne se rappelait plus nettement comment s'était terminé l'après-midi, elle conservait seulement l'impression nette d'être tombée dans un trou noir, profond, lorsqu'au seuil de l'atelier, il hésita de la saluer d'un: Au revoir, petite Andrée! Petite Andrée! une femme ayant des cheveux blancs!

Il était bien là, le démolisseur de bonheur, près de l'oreille rose; le

peigne d'écaïlle mordait sa blancheur en rébellion, il disparaissait pour reparaître dans la boucle haute du chignon. Elle le laissa.. Demain, Didier découvrirait peut-être une ride même, et, son amour — s'il l'avait aimée pendant la minute qu'il pressait sa tête — serait de nouveau en déroute.

Il revint les jours suivants. Rien ne paraissait être changé entre eux. Il disait aussi joyeux qu'autrefois:

—Petite Andrée, faites un bon feu! Petite Andrée, il ne manque que le parfum à cette gerbe!

Seulement, il n'aurait jamais osé demander:

—Petite Andrée, pourquoi avez-vous vos yeux des mauvais jours? Pourquoi êtes-vous triste?

Andrée, elle, s'inquiétait aussi anxieusement de sa santé, elle avait les mêmes gestes doux pour l'accueillir; toutefois, elle veillait jalousement sur ses mains, ne les laissait plus, plus, paresseuses, pendant la causerie, dans celles de Didier; elle s'écartait lentement lorsqu'il se penchait près d'elle, sur sa toile: ses cheveux n'auraient plus de caresse pour lui.

Un soir, il dit très vite, au moment de la quitter:

—Je partirai demain...

Le lendemain, elle monta à l'atelier de bonne heure, revêtit sa blouse blanche, afin de préserver son corsage cerise, et comme elle était sans force pour travailler, elle se prit à rendre plus élégant son studio. Suivant un avis plusieurs fois donné par Didier, elle changea un bronze de place, le mit en lumière, déranger les vieilles faïences, refit les gerbes de chrysanthèmes, drapa les sellettes de nouvelles écharpes, et croyant avoir dépassé l'heure à laquelle Didier venait, elle se hâta de quitter sa blouse.

Elle s'assit, essaya de lire pour tromper l'attente. Elle s'était promis de ne point songer afin de ne pas gâter ses dernières heures de bonheur. D'ailleurs, Didier ne serait pas en retard; s'il n'avait pas deviné l'amour de Petite Andrée, il n'était pas sans connaître l'affectueuse amitié qu'elle avait pour lui.

Presque tout de suite, elle dut se lever pour l'accueillir.

—Bonjour, Maître!

Il était plus pâle qu'à l'ordinaire, elle s'inquiéta:

—Etes-vous assez bien pour partir?

Il la rassura. Il admira l'arrangement nouveau de l'atelier.

—Est-ce pour moi?

—Oui! Je veux que vous gardiez un souvenir agréable d'ici!

Ils parlaient peu, suivant leur habitude. Lui, s'accusant de lâcheté, réfrénant le désir de dire les trois mots qui brûlaient ses lèvres; elle, ayant la pensée unique qu'il était là encore, et que demain, elle serait seule...

—Andrée!...

Devant le fin regard de ses yeux d'or, il s'affola:

—Andrée. N'est-ce pas fôu de se séparer pour toujours! Petite Andrée, je veux vous garder! Comprenez-vous que je ne saurais vivre sans vous?...

Elle secoua la tête.

—Ce serait de la vraie folie!... Didier, je suis vieille... Bientôt je serai une vieille femme!...

—Non!... Vous avez encore de longues années de jeunesse...

Elle sourit.

—Vous oubliez mes cheveux blancs!

La remarque le blessa dans son orgueil d'homme. L'avait-elle cru superficiel au point d'ajouter de l'importance à cet incident?

—Pourquoi ne pas donner la vraie raison de votre refus!...

—Qui est?

—Que vous n'avez pas de cœur, ma pauvre amie! Qu'il vous est aussi impossible d'aimer, qu'à ces fleurs de répandre un parfum...

Elle dut faire appel à toute sa volonté pour réprimer la révolte passionnée qui s'élevait en elle. Lentement, elle répondit:

—Peut-être!...

Didier, vaguement soulagé que l'impossibilité vint d'elle, s'emporta en un flot de paroles, sans souci du mal qu'il causait. Il fut injuste, dur et cruel.

Plus calme, sans doute parce qu'il la sentait ancrée dans sa résolution, il redevint tendre, éveillant les souvenirs des jours passés.

—Que vais-je devenir sans vous?

—Vous resterez le Maître admiré que vous êtes...

—Je n'ai plus de goût pour le travail.

—Chut! ce serait lâche; et je veux vous conserver très haut dans mon estime. Je suis ambitieuse pour vous... Quel bonheur, si je pouvais me donner une part dans votre œuvre nouvelle!...

—Et vous... Petite Andrée?

—Moi?... Une buée chaude monta aux fleurs d'or. Moi?... Il ne faut pas songer à moi!...

Tout bas, elle laissa échapper sa plainte:

—Ce serait triste, et puis...

—Andrée! vous souffrez?...

Elle ferma les yeux pour résister à la tentation du front blanc incliné vers elle, et se rejetant en arrière.

—Mais non! puisque je n'ai pas de cœur!...

—Pourquoi pleurez-vous?

Elle passa un doigt sous ses paupières.

—C'est vrai, je pleure! C'est grotesque de pleurer sur soi, n'est-ce pas?...

Elle n'attendit pas de réponse, se répandant tout de suite en menues recommandations relatives au voyage.

—Je vous ennuie?

Il haussa les épaules. Qu'avait-il rêvé de faire naître un sentiment dans cette âme fermée!

Il était bon, peut-être aussi, en souvenir des heures passées dans le studio, il lui laissa l'illusion qu'elle était aimée.

Avant de sortir, près de la porte, il l'appuya une seconde contre lui.

—Adieu, petite Andrée!...

—Adieu!... Vous savez, je cède ma part à l'art... à l'art seul...

Andrée Malvóy n'avait pas eu le courage d'être héroïque jusqu'au bout.

Magali.

Notes sur la Mode

La soutache, ce que nous appelons communément par le nom anglais "braid", va devenir l'engouement général. On en garnit tout. J'ai vu des blouses d'été entièrement recouvertes de dessins exécutés avec de la fine soutache. Elle est de toutes les couleurs mais se pose généralement ton sur ton, c'est-à-dire blanc sur blanc, rose sur rose. La soutache noire sur le blanc est cependant d'un très bon effet.

On appliquera beaucoup, cet été, la soutache sur du tulle, sur le point d'esprit, ou tout autre tissu léger de ce genre.

On mêlera aussi la broderie anglaise à la soutache sur les blouses d'été.

Les chapeaux n'ont pas encore diminué d'envergure. Ce sont toujours des bords immenses et des calottes surchargées d'ornements.

On a maintenant imaginé de mêler les fruits aux fleurs pour l'ornementation de la table. On affirme que cette association permet les plus heureux effets et est d'un grand secours, en un temps, où les fleurs sont rares et coûteuses.

Les boucles d'oreilles reviennent à la mode. A la condition, toutefois que ces pendants d'oreilles soient discrets, c'est-à-dire petits, et beaux. Pas de bijoux lourds, et pas de fantaisie à bon marché.

Cigarette.

Pas une femme, qui aime à être bien chapeauté, ne devrait ignorer que c'est au Salon de Modes, Mille-Fleurs, qu'elle trouvera le meilleur et le plus beau choix de chapeaux.

MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, article divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassin thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

LE POÈTE DE L' "HABITANT"

WILLIAM HENRY DRUMMOND

(Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent sept, par "Le Journal de Françoise,"
au bureau du Ministre de l'Agriculture)

(Suite)

C'est un succès local, dû évidemment à des causes locales.

Un "diseur" de beaucoup de talent récitait du Drummond, un soir, à Londres, dans un salon. Après avoir ému et égayé tour à tour son auditoire avec : "How Bateese came Home", "Pelang", "le Vieux Temps, etc, il voulut frapper un coup décisif et donna "La Julie Plante".

Le public resta parfaitement froid ; on n'avait pas saisi.

Ceci le surprit beaucoup.

Après la soirée, causant avec une femme d'esprit, il lui demanda son impression sur cette pièce.

Cette dame avait été particulièrement frappée, par le fait qu'il y avait des cuisinières à bord des barges, ce qui prouvait que les mariniers canadiens étaient d'autrement gros seigneurs que les bateliers anglais !

Drummond, lui-même, n'appréciait que médiocrement cette œuvre de jeunesse et rien ne l'agaçait autant que de s'entendre qualifier "l'auteur de la Julie Plante."

Il avait parfaitement raison, car dans ce genre il a fait beaucoup mieux.

L'histoire de "M'sieu Smit" qui s'en va chasser l'ours emportant partout son "tub" avec lui est infiniment plus amusante.

Les mésaventures épiques que lui causent cet ustensile, dont il ne veut se séparer à aucun prix, sont réjouissantes.

Toutefois sa constance est récompensée, et, son inévitable bain portatif lui sauve la vie un jour de tempête :

T'ree day afield dat, we start out on lac
For ketch on de water wan Cariboo,
But win' she blow strong, an' we can't get back
Till we t'rowl ourse'f out on dat canoe.

We t'ink M'sieu Smit' he is sure be drown,
Lectle w'ile we can't see heem again no more,
An' den he's come up from de place go down
An' jump on hees bat' tubbe an' try go ashore.

W'en he's pass on de bat', he say "Hooraw".
An' commence right away for mak' some sing ;
I'm sure you can hear heem ten-twelve arpent
'bout "Brittanie, she always mus' boss somet'ing."

M'sieu Smit, triomphant dans sa baignoire, et, chantant à pleine gorge le "Rule Britannia", — c'est vraiment une trouvaille !

Ce Celte spirituel aurait-il eu, par hasard, l'idée de se moquer des Anglais ?

L'histoire du vieux fermier qui, voulant surprendre l'amoureux de sa fille, se prend dans le "Stove pipe hole", comme dans une trappe, et n'obtient qu'on le tire de sa fâcheuse position, qu'en accordant la main de la belle à l'astucieux Dominique, est bonne aussi, quoiqu'un peu forcée.

"Mon Choual Castor" est mieux venu.

C'est l'histoire d'un brave paysan qui s'achète un vieux cheval de tramway réformé !

Il découvre, à sa grande joie, que l'animal a un train de deux-trois quarante.

C'est le meilleur cheval du comté "for sure".

Il l'engage dans un match contre "Cleveland Bay".

La course a lieu, — Castor file comme un "Express car", et va gagner, quand un mauvais gamin sonne une cloche.

Castor se rappelle son ancien métier, s'arrête net, et se refuse obstinément à repartir. Le conducteur n'a pas sonné les deux coups !

On a prétendu que l'histoire était invraisemblable. Pourquoi ?

Une aventure aussi singulière est arrivée à Ottawa, il y a quelques années.

C'était dans une course de cinq milles, pour laquelle étaient engagés d'excellents trotteurs, entre autres ; "Lyall T", un spécialiste sur cette distance.

Dans le lot, il y avait une petite jument appelée May Girl, d'un aspect si piteux qu'elle en était presque comique. La veille, elle était arrivée la dernière avec persistance.

Cela semblait presque une insulte de prétendre la faire se mesurer avec des chevaux de premier ordre.

Grave erreur. La petite jument, au quatrième mille filait comme un cerf à côté de Lyall T, et gagnait sur lui.

Seulement May Girl était capricieuse, et son propriétaire, Joe Julien, le savait, aussi se tenait-il cravache en main près de la porte du pesage.

En arrivant à la barrière la jument s'arrête net.

Joe Julien cingle vigoureusement. Tout en criant à son palefrenier "Mon Dieu ! Titoine, ferme la porte !"

La bête repart, sous les coups, pour stopper dix pas plus loin.

Alors, Joe au désespoir clame : "Titoine, tords lui la queue, Titoine !"

Et, Titoine le jockey, lâchant les guides, empoigne la queue de sa bête à deux mains et tord avec conscience.

May Girl repart comme une flèche, et, reprend si bien le terrain perdu, qu'à la fin du cinquième mille elle était roue à roue avec Lyall T.

Devant la malencontreuse barrière, Joe hurlait : — Tire fort sur la guide Titoine, tire fort sur la guide !

Et Titoine tirait comme jamais il n'avait tiré de sa vie, — Le public trépigait de joie.

Les juges oublièrent de sonner la cloche, si bien que les coureurs firent un demi-tour de plus que la distance, et qu'au bout de ce demi-tour, May Girl était trois longueurs en avant de Lyall T.

Quand les juges annoncèrent que Lyall T. était premier, la foule faillit les écharper si grande était la sympathie inspirée par la brave petite bête. Joe voulait exterminer les juges, le starter, les autres concurrents et leurs chevaux.

Il n'est pas plus invraisemblable d'arrêter un cheval en sonnante une cloche que de le faire marcher en lui tordant la queue.

L'orgueil du plus habile tueur de porcs de Sainte-Flore est décrit de réjouissante manière dans "Pride".

Les amoureux, qui revenaient au grand trot de Sorel, cahottés sur la "Corduroy Road", ne nous amusent pas moins que l'astucieux Louis Desjardins, vendant son âme au diable, et l'empêchant de venir la prendre en l'enfumant de tabac canadien.

On cite au sujet de cette dernière pièce une anecdote typique.

Le Docteur donnait une conférence dans un théâtre; il avait épuisé presque tout son répertoire, connu à cette époque, et, cependant, les encore succédaient aux encore.

— I really do not know what I am to give you now, I suppose I will give you... "The Devil".

Stupéfaction générale!

Il le leur donna et le public fut parfaitement satisfait.

Un petit chef-d'œuvre, dans ce genre humoristique, est Maxime Labelle ou l'Expédition du Nil, contée par un "voyageur" canadien.

Victoriaw, she have beeg war, E-gyp's de nam' de place —
An' neeger peep dat's leev' im dere, got very black de face,
An' so she 's write Joseph Mercier, he 's stop on Trois-Rivières —
"Please come right off, an' bring wit' you t'ree honder voyageurs.

"I got de plaintee sojer, me, beeg feller six foot tall —
Dat 's Englishman, an' Scotch also, don't wear no pant at all;
Of course de Irishman's de bes', raise all de row he can,
But nobody can pull batteau lak good Canadian man.

"I geev you steady job for sure, an' w'en you get' im t'roo
I bring you back on Canadaw, don't cos' de man un sou,
Dat's first-class steambot all de way Kebeck an' Liverpool,
An' if you don't be satisfy, you mus' be beeg, beeg fool."

We meet upon Hôtel Dufresne, an' talk heem till daylight.
An' Joe he 's treat so many tam, we very near get tight,
Den affer w'ile, we mak' our min' dat's not bad chance, an' so
Joseph Mercier he 's telegraph, "Correc' Madame, we go."

So Joe arrange de whole beez-nesse wit' Queen Victoriaw;
Two dollars day — work all de tam — dat's purty good l'argent.
An' w'en we start on Trois-Rivières, for pass on boar de ship,
Our frien' dey all say: "Bon voyage", an' den "Hooraw! E-gyp!"

Dat beeg steambot was plonge so moche, I'm 'fraid she never stop —
De Capitaine 's no use at all, can't kip her on de tap —
An' so we all come very sick, jus' lak one Leele pup,
An' ev'ry tam de ship's go down, de inside she's go up.

I 'm sorry spok lak dis, ma frien' if you don't t'ink it's so,
Please ax Joseph Mercier hese'f, or Aleck De Courteau,
Dat stay on bed mos' all de tam, so sick dey nearly die,
But lak' some great beeg Yankee man, was never tole de lie.

De gang she's travel, travel, t'roo many strange contrée,
An' ev'ry place is got new nam' I don't remember, me,
We see some fenny t'ing, for sure, more fenny I can tell,
But w'en we reach de Neel Rivière, dat's feel more naturel.

So many fine, beeg sojer man, I never see before,
All dress heem on grand uniform, is wait upon de shore,
Some black, some green, an' red also, cos' honder dollar sure,
An' holler out, "She's all right now, here come de voyageurs!"

We see boss General also, he 's ride on beeg chameau,
Dat's w'at you Ca-melle, I t'ink, I laugh de way she go!
Jump up, jomp down, jomp ev'ry place, but still de Générale
Seem satisfy for stay on top dat fenny an-imal.

He's holler out on Joe Mercier, "Comment ça va, Joseph?"
You lak for come right off wit' me, tak' leetle ride yourseff?"
Joseph he mak' de grand salut, an' tak' it off hees hat,
Merci, mon Générale," he say, "I got no use for dat."

Den affer we was drink somet'ing, an' sing "Le Brigadier",
De sojer fellers get prepare, or mak' de embarquer,
An' ev'rybody's shout heem out, w'en we tak' hole de boat
"Hooraw pour Queen Victoriaw!" an' also "pour nous autres!"

Bigosh! I do hard work mese'f upon de Ottawa
De Gatineau an' St. Maurice, also de Mattawa,
But I don't never work at all, I s'ure you dat's a fack
Until we strike de Neel Rivière, an' sapré Catarack!

"Dis wat, dat way, can't heep her straight, look out
[Bateese, look out!]"
"Now let her go," — arrête un peu," dat's way de pilot shout,
"Don't wash de neeger girl on shore", an' "prenez garde behin'."
W'at's matter wit' dat rudder man? I t'ink he 's goin' blin'."

Some tam of course, de boat's all right, an' carry us along
An' den again, we mak' portage, w'en current she's too strong.
On place lak dat, we run good chance, for sunstruck on de neck,
An' plaintee tam we wish ourseff was back on ole Kebeck.

De seconde Catarack we pass, more beeger dans de Soo,
She 's nearly t'orty mile for sure, it would astonish you,
Dat'd place t'ree Irishman get drown, wan day we have beeg storm,
I s'pose de Queen is feel lak cry, los' dat nice uniform!

De night she's very, very cole, an' hot upon de day,
An' all de tam, you feel jus' lak you're goin' melt away,
But never min' an' don't get scare, you mak' it up all right,
An' twenty poun' you los' dat day, she's comin' back sam' night.

We got small bugle boy also, he 's mebbe stan, four foot,
An' first t'ing ev'ry morning, sure, he mak' it toot! toot! toot!
She 's nice enough upon de day, for hear de bugle call,
But w'en she play before daylight, I don't lak dat at all!

We mus' get up immédiatement, dat leetle feller blow,
An' so we start heem off again, for pull de beeg batteau,
De sojer mak' he 's nice, nice boy, an' help us all he can,
An' geev heem chance, he 's mos' as good lak some Canadian man.

Wall, all de tam, she go lak dat, was busy every day,
Don't get moche chance for foolish-ness, don't get no chance for play,
Dere 's plaintee danger all aroun', an' w'en we're comin' back,
We got look out for run heem safe, dem saprée Catarak.

But w'ere 's de war? I can't mak' out, don't see no fight at all!
She 's not'ing but une Grande Picnique, dat's las' in all de fall
Mebbe de neeger King he 's scare, an' skip anoder place,
An' pour la Reine Victoriaw! I never see de face.

But dat's not ma beez-nesse, ma frien', I 'm ready pull batteau
So long she pay two dollar day, wit' pork an' bean also
An' if she geev me steady job, for mak, some more l'argent,
I say, "Hooraw! for all de tam, on Queen Victoriaw!"

Cette pièce nous amène à parler du côté patriotique de l'œuvre de Drummond. Les avantages et les inconvénients de la situation spéciale du Canada ne lui avaient pas échappé.

Dans le Dominion, deux races sont en présence, différentes par l'origine, par la langue, par la religion. Ce sont deux races supérieures parfaitement susceptibles de travailler en bonne harmonie au bien commun; néanmoins, leurs caractères sont opposés, leurs manières de voir divergent sur bien des points, et de ces différences d'opinion pourrait résulter un antagonisme latent, et parfois ouvert, qui serait une pierre d'achoppement au développement normal du pays.

L'absorption de l'élément anglais par l'élément français est hors de question; mais les Canadiens français ont suffisamment prouvé leur prodigieuse vitalité dans les plus défavorables circonstances, pour

qu'aucun esprit sérieux puisse jamais considérer la proposition inverse.

Drummond, irlandais d'origine, était mieux à même que personne de juger des piteux résultats pouvant être obtenus par les moyens oppressifs. Une entente fraternelle était, pour lui, la seule solution. Et alors, quelle force énorme représentent ces deux alliés ! ils se complètent ! !

La ténacité de l'un assagit la vivacité de l'autre, la gaieté française adoucit la gravité anglaise, le sens artistique et le sens pratique se tempèrent et le besoin de clarté, inhérent à la race latine, s'unit au goût d'exactitude cher aux Anglo Saxons. Mais pour se bien comprendre, il faut se connaître. Or beaucoup d'Anglais ne connaissent pas, ou connaissent très mal, "l'habitant", qui forme la majorité de la population canadienne.

Les deux parties, en cause, ne parlant pas la même langue, la difficulté presque insurmontable.

Il fallait qu'un Canadien peignit son peuple dans un langage qui lui était étranger, ou qu'un Anglais étudia et comprit suffisamment bien les Canadiens pour en parler dignement.

Dans le premier cas, l'excès d'un chauvinisme ombrageux pouvait gêner l'esquisse, sans compter que le plaidoyer "pro domo sua" peut toujours être entaché de partialité.

Dans le second l'inintelligence du sujet était à craindre et la malveillance, avouons-le, ne l'était pas moins.

Il y a du sang entre les deux races, et ceci ne s'efface pas. D'autre part les Canadiens ont conservé un souvenir tenace et tendre de leur vieille mère-patrie, et, si, pour un esprit élevé, cette constance est une qualité, elle ne peut être qu'un grief aux yeux d'un "jingoisme" étroit.

Le Canadien pouvait se rappeler seulement des heures d'oppression et de lutte et oublier la large liberté accordée par le vainqueur, qui, dans le vaincu, avait su reconnaître un égal.

Les écueils étaient nombreux. Drummond les a évités, simplement parce qu'il avait un cœur exquis et c'est ce cœur qu'il a laissé parler.

Quoi de plus charmant que ces strophes de l'"Habitant's Jubilee Ode", où il compare l'Angleterre à une belle-mère, bonne pour l'enfant, qui n'est pas le sien.

If de moder come dead w'en you're small garçon, leavin' you dere
[alone,
Wit' nobody watchin' for fear you fall, an' hurt youse'f on de stone,
An' oder good woman she tak' your han' de sam' your own moder do,
Is it right you don't call her moder, is it right you don't love her
[too?

Bâ non, an' dat was de way we feel, w'en de ole Regime's no more,
An' de new wan come, but don't change moche, w'y it 's jus' lak'
[it be before,
Spikin' Français lak' we alway do, an' de English dey mak' no fuss,
An' our law de sam', wall, I don't know me, 't was better mebbe
[for us.

So de sam' as two broder, we settle down, leevin' dere han' in han',
Knowin' each oder, we lak' each oder, de French an' de Englishman,
For it's curi's t'ing on dis worl', I 'am sure you see it agen an' agen,
Dat offen de mos' worse ennemi, he 's comin' de bes', bes' frien'.

Et quel noble respect pour le courage malheureux, domine dans toute cette pièce, "Le fusil de Papineau" qui se termine par

An' Papineau, an' Nelson too
Dey're gone long tam, but we are free,
Le Bon Dieu have 'em 'way up dere.
Salut, Wolfred! Salut, Louis!

Dans "Pioneers," "Champlain," "Pro Patria," "Home," "National Policy," "Strathcona's Horse," "Two Hundred Years Ago", etc, nous retrouvons les mêmes sentiments : exhortation à la concorde, amour de la commune patrie, "For we are Canadian for ever, Canadian for ever, — Canadian over all".

Il n'a pas marchandé son admiration aux héros qui illustrèrent la Nouvelle France, car il comprenait que ces gloires canadiennes devraient être chères à tous sans distinction de race.

Lisez la dernière strophe de "Two Hundred Years Ago" —

So, ma frien' de Yankee man, he mus' try an' understan'
W'en he holler for dat flag de Star an' Stripe,
If he 's leetle win' still lef', an' no danger hurt hese'f,
Den he better geev' anoder cheer, ba cripe!
For de flag of la belle France, dat show de way across
From Louisbourgh to Florida an' back ;
So raise it ev'ryw'ere, lak' de ole tam voyageurs,
W'en you hear of de La Salle an' Cadillac — Ho'oraw!
For de flag of de La Salle an' Cadillac.

Le Français le plus enthousiaste ne pourrait dire plus.

Nous avons essayé de montrer que, si Drummond n'a pas été un impeccable versificateur, il a su être un peintre exact, un observateur scrupuleux, un humoriste brillant, un patriote au cœur large, mais mais nous n'avons encore rien dit de ce qui constitue la plus précieuse caractéristique de son talent, de ce qui à notre avis le sacre grand poète : la faculté de l'émotion.

Si, à la lecture de ses vers, presque dans chaque pièce, notre rire éclate malgré nous en fusées, souvent aussi nous ne pouvons retenir nos larmes, et ceci est un don d'une qualité autrement rare.

Dans certains "morceaux", il sait faire succéder l'attendrissement à la gaieté avec une étonnante facilité ; il joue avec nos sentiments, il impressionne nos nerfs avec une habileté qui serait le comble de l'art, si ce n'était le comble de la simplicité.

Drummond est tout l'opposé d'un virtuose de la plume ; rien n'est combiné, rien n'est feint, rien n'est préparé chez lui.

Il n'y a aucune "ficelle" dans sa manière de composer. Les sentiments qu'il nous peint sont les plus naturels du monde, les plus ordinaires, les plus courants, et il les décrit de la façon la plus naturelle, la plus ordinaire, la plus courante. Mais il sent profondément ce qu'il dit. Il a rêvé avec Toinette à la "Montagne de St-Sébastien ;" son cœur s'est serré d'angoisse en pensant au pauvre "Poléon Doré" qui donna sa vie pour sauver un camarade ; ses larmes ont vraiment coulé avec celles de Marie, se remémorant au coin de son foyer solitaire sa belle jeunesse et "son cher garçon" parti pour jamais.

Et c'est cette profonde vérité de sentiments, cette simplicité d'expression, qui font toute la force de Drummond, qui sont tout son art. Pour terminer nos citations déjà bien longues, voici "Pelang", qui est probablement le chef-d'œuvre des poèmes de l'"Habitant".

Pelang! Pelang! Mon cher garçon,
I t'ink of you — t'ink of you night and day —
Don't mak' no difference, seems to me
De long, long tam you're gone away.

De snow is deep on de Grande Montagne —
Lak tonder de rapide roar below —
De sam³ kin' night ma boy get los'
On beeg, beeg storm forty year ago.

An' I never was hear de win' blow hard,
An' de snow come sweesh on de window pane —
But ev'ryt'ing 'pear lak' it 's yesterday
An' whole of ma troub' is come back again.

Ah me! I was foolish young girl den
Is 's only ma own plaisir I care,
An' w'en some dance or soirée come off,
Dat's very sure t'ing you will see me dere.

Don't got too moche sense at all dat tam,
Run ev'ry place on de whole contree —
But I change beeg lot w'en Pelang come 'long,
For I love heem so well, kin' o' steady me.

An' he was de 'bes' boy on Coteau,
An' t'ink I am de 'bes' girl too for sure —
He 's tole me dat, geev de ring also
Was say an de inside "Je t'aime toujours".

I geev heem some hair dat come off ma head,
I mak' de nice stocking for warm hees feet,
So ev'ryt'ing 's feex, w'en de spring is come
For mak' mariée on de church toute suite.

"W'en de spring is come!" Ah, I don't see dat,
Dough de tear is pass as dey pass before,
An' de season come an' de season go,
But out spring never was come no more.

It 's on de fête of de Jour de l'An,
An' de worl' outside is cole an' w'ite,
As I sit an' watch for mon cher Pelang
For he 's promise come see me dis very night.

Bonhomme Pêloquin dat is leev' near us —
He 's alway keep look heem upon de moon —
See fonlay t'ing dere only week before,
An' say he 's feel it too scare for come."

But I don't spik not'ing I am so sure
Of de promise Pelang is mak' wit' me —
An' de mos' beeg storm dat is never blow
Can't kip heem away from hees own Marie.

I open de door, an' pass outside
For see mese'f how de night is look,
An' de star is commence for go couché,
De mountain also is putt on hees tuque.

No sooner I come on de house again
W'ere ev'ryt'ing feel it so nice an' warm,
Dan out of de sky come de Nor' Eas, win' —
Out of de sky come de beeg snow storm.

Blow lak' not'ing I never see,
Blow lak le Diable he was mak' grande tour,
De snow come down lak wan avalanche,
An' cole! mon Dieu, it is cole for sure!

I t'ink, I t'ink of mon pauvre garçon,
Dat 's out mebbe on de Grande Montagne ;

So I place chandelle we're it 's geev good light,
An' pray le Bon Dieu he will help Pelang.

De ole folk t'ink I am go crazee,
An' moder she 's geev me de good night kiss ;
She say, "Go off on your bed, Marie,
Dere 's nobody come on de storm lak dis."

But ma eye don't close dat long, long night
For it seem jus' lak phantome is near,
An' I t'ink of de terrible Loup-Garou
An' all de bak story I offen hear.

Dere was tam I am sure somet'ing call "Marie",
So plainly I open de outside door,
But it 's meet me only de awful storm,
An' de cry pass away — don't come na more.

An' de morning sun, w'en he 's up at las'
Fin' me w'ite as de face on de snow itse'f,
For I know very well, on de Grande Montagne,
Ma poor Pelang he 's come dead hese'f.

It 's noon by de clock w'en de storm blow off,
An' ma fader an' broder start out for see
Any track on de snow by de mountain side,
Or down on de place w'ere chemin should be.

No sign at all on de Grande Montagne,
No sign all over de w'ite, w'ite snow ;
Only hear de win' on de beeg pine tree,
An' roar of de rapide down below.

An' w'ere is he lie, mon cher Pelang!
Pelang, ma boy, I was love so well?
Only le Bon Dieu up above
An' mebbe de leetle snow bird can tell.

An' I t'ink I hear de leetle bird say,
"Wait till de snow is geev up it 's dead,
Wait till I go, an' robin come,
An' den you will fin' hees cole, cole bed."

An' it 's all come true, for w'en de sun
Is warm de side of de Grande Montagne
An' drive away all de winter snow,
We fin' heem at las', mon cher Pelang.

An' here on de fête of de Jour de l'An,
Alone by mese'f I sit again,
W'ile de beeg, beeg storm is blow outside,
An' de snow come sweesh on de window pane.

Not all alone, for I t'ink I hear
De voice of ma boy gone long ago,
Can hear it above de hurricane,
An' roar of de rapide down below.

Yes — yes — Pelang, mon cher garçon.
I t'ink of you, t'ink of you night an' day,
Don't mak' no difference seems to me
How long de tam you was gone away.

Dans la littérature du Canada, Drummond occupe une place à part. Il est à peu près le seul poète national, en ce sens qu'il a consacré son talent entièrement et uniquement à la description de la nature canadienne, à la peinture de la vie locale, à l'étude des

diverses personifications de l'“habitant”, qui est le plus canadien entre les canadiens.

Evidemment, d'autres littérateurs ont, avant lui et en même temps que lui, traité les mêmes sujets, mais aucun, ne s'y est voué aussi complètement.

Philippe Aubert de Gaspé nous a fait connaître ce qu'étaient les colons de la Nouvelle-France, au lendemain de la cession ; par la vivacité du coloris et la vérité de l'esquisse, (vérité toute de supposition d'ailleurs,) il se rapproche du chantre de l'“Habitant”.

Les livres du Dr Choquette ont un savoureux goût de terroir en même temps qu'une excellente qualité d'observation ; il est presque le seul qui semble vouloir se confiner à la description des scènes et des paysages de sa terre natale.

Messieurs Nérée Beauchemin, Pamphile LeMay, Poisson ont, à l'occasion, puisé à cette source l'inspiration de vers excellents.

M. Fréchette, dont la renommée n'est plus à faire, ne peut être considéré cependant comme un poète de clocher ; si canadien qu'il soit par le cœur, il est entièrement français par la couleur et la forme. Toutefois, certains de ses contes ont une saveur locale bien prononcée, mais ces tentations isolées ne tiennent, dans son œuvre, qu'une place fort mince.

M. Beaugrand nous a laissé, lui aussi, quelques pages typiques, et Françoise dans ses “Fleurs Champêtres” a des esquisses de vie campagnarde vraiment caractéristiques.

Parmi les Anglais :

Miss Kate Hayes dans “Rough Ben” ; “The Khan” et quelques bons vers de G.-W. Bengough sont à peu près tout ce que nous avons de poésie dialectale, et rien de tout cela ne constitue une œuvre complète, ce ne sont que des tentatives accidentelles.

Nous trouvons dans Archibald Lampman, dans William Welfred Campbell, dans Fréchette, même dans Lozeau, des descriptions de paysages ou de scènes qui, par l'harmonie du vers, par la science du rythme sont supérieures à celles de Drummond ; mais ces descriptions auraient pu être écrites à Londres, aussi bien qu'à Paris et à Quimper Corentin comme à Québec. Ce sont de beaux vers, ce sont de brillantes peintures, mais ce ne sont ni des peintures, ni des vers franchement canadiens, le goût de terroir leur manque.

Il faut avouer, d'ailleurs, que la coexistence de deux langues différentes, sur le même territoire, rend la littérature complexe et désunie, et c'est probablement pour cela que la poésie canadienne-française, pas plus que la poésie Canadienne anglaise n'est réellement “racy of the soil”. La meilleure preuve que Drummond est seul de son espèce en Canada est que jamais on a essayé de le comparer à un Canadien ; cependant, à qui ne l'a-t-on pas comparé ?

A Burns, à Barnes, à Kipling, à Parker, à Bret Harte, à Lowell, à James Whitcomb Riley, à Cable, à Russell, à Field, à Adams, etc, etc.

A une foule de gens, dont les œuvres n'ont pas la plus lointaine analogie avec la sienne. Il a suffi qu'un homme ait écrit dans un dialecte quelconque ou qu'il ait été humoriste plus ou moins brillant pour qu'on l'ait comparé à Drummond.

Ceci prouve, à notre avis, combien rarement son œuvre a été comprise.

Il n'y a vraiment qu'une parenté bien vague entre le trappeur dépeint par Gilbert Parker, dans “Pierre and his people” et l'“Habitant farmer” de

Drummond. Les modèles ne se ressemblent pas plus que les procédés employés par les deux auteurs. L'un est un poète, l'autre un prosateur, le premier est un imaginaire et le second un observateur.

On a également souvent assimilé les poèmes de l'“Habitant”, aux ballades de Hans Breitmann ; il ne peut être de comparaison plus inexacte.

Alors que les types de Drummond sont criants de vérité, les personnages de Leland n'ont aucune existence réelle, ils ne constituent pas du tout un type américain ; et le jargon macaronique qu'ils parlent n'a pas la moindre ressemblance avec le Hollandais déformé, employé en certains coins de la Pensylvanie, ou l'Allemand américanisé que l'on peut entendre à Milwaukee ou Cincinnati.

On pourrait en dire autant de presque tous les autres, de ceux surtout qui furent simplement des humoristes, Drummond n'a été un humoriste que par occasion, il a été, avant tout, le peintre d'un peuple enclin à la gaieté, prompt à saisir le côté comique des choses, aussi l'auteur ne pouvait-il manquer de mettre en relief cette caractéristique.

Mais il ne nous semble pas qu'il ait exagéré dans ce sens.

Il fut pour les Canadiens ce que Burns a été pour les paysans des Highlands d'Ecosse ; James Whitcomb Riley pour les fermiers de l'Indiana ; George Washington Cable pour les créoles de la Louisiane. Comme eux, il a su nous faire vivre la vie de ses modèles nous faire penser comme ils pensent, pleurer quand ils ont souffert, rire quand ils se sont réjouis. Il a eu le rare mérite d'être un peintre exact, tout en restant poète, et la langue rugueuse qu'il a employée n'a certes pas nui à l'impression de la vérité qui se dégage de toute son œuvre.

La poésie dialectale est la moins artificielle de toutes ; son but est avant tout la candeur et la sincérité. Comme Browning l'a si bien dit dans “The Ring and the Book” elle doit être “human at the red stripe of the heart”.

Et c'est bien là ce qui caractérise l'œuvre de Drummond. Aussi les Canadiens-français ont-ils une dette de reconnaissance à cet homme d'une autre race, qui a su les peindre avec tant d'amour et de vérité.

(Fin)

Pierre Lorraine.

Le convoi de Luxe du Canada

Le convoi de l'“Intercolonial Limited”, le premier convoi du Canada, a reçu l'approbation de tous ceux qui s'en sont une fois servi. Il part de Montréal, à 9.00 a.m. chaque jour de l'année et arrive à Toronto à 4.30 p.m., à Hamilton à 5.30 p.m., à London, à 7.48 p.m., à Détroit à 10.00 p.m. et à Chicago à 7.42 a.m. le matin suivant. C'est un convoi solide à vestibule, pourvu de toutes les améliorations modernes, avec des wagons dortoirs Pullman jusqu'à Chicago ; il y a aussi un wagon-restaurant et un service de bibliothèque à la disposition des passagers. Faites-en l'essai à votre prochain voyage dans l'Ouest.

A travers les Livres, etc.

La vie se complique tellement qu'elle ne laisse presque plus de place en dehors des devoirs immédiats.

Ce n'est que tout récemment que j'ai pu lire le très beau, très noble et très délicat livre du Révérend Père L. Hudon, S. J., intitulé : "Une Fleur mystique de la Nouvelle-France".

Je rends d'abord hommage au patriotisme vibrant de l'auteur, qui a voulu faire connaître un personnage ayant "joué dans l'histoire de la colonie un rôle à part, unique, admirable et des plus salutaires". Ce personnage — qui est une sainte, — a nom Marie-Thérèse de Saint-Augustin, religieuse et supérieure à l'Hôtel-Dieu de Québec en 1663.



"La Réflexion mûrit la pensée"

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux comme d'habitude se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.

Marie-Thérèse de Saint-Augustin est une des pionnières de notre pays, elle est encore l'émule des Marie de l'Incarnation, des Marguerite Bourgeoys, et de tant d'autres douces figures qui restent à la fois pour notre pays une protection et une gloire.

Certes, j'avoue humblement que cette vie en elle-même, toute de mysticisme, de visions et de révélations faite, ressort du domaine de ma compréhension et de mon admiration. Je suis même très heureuse que ma perfection soit si peu avancée qu'elle m'épargne les visions diaboliques; pénétrée cependant de tout ce qui me manque pour saisir la leçon de ces manifestations supranaturelles, je m'en remets volontiers aux connaissances théologiques du savant écrivain et à l'expérience si grande qu'il a du maniement des âmes, pour juger des faits extraordinaires de la vie de son héroïne.

En tous cas, l'auteur a fait de cette vie, un volume très intéressant, qui touche, en même temps, à divers événements des premières années de la colonie, et si j'osais, je l'en féliciterais.

o o o

A l'occasion des fêtes du Nouvel An, M. Alfred Descarries, a édité un petit recueil de vers, qui s'appelle "Heures Poétiques".

Voilà un petit livre qui a déjà fait couler pas mal d'encre. Pourrions-nous dire alors: "Heureux petit livre?" Pas encore, mais vous verrez que si le talent de l'auteur continue à se développer, s'il continue à travailler sur un fonds qui semble assez fécond, les Canadiens pourront être fiers de lui quelque jour.

"Il a eu tort de publier, si tôt, ses essais poétiques", dit-on, autour de

"Une Fleur mystique de la Nouvelle-France" — Vie de la Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin, religieuse de l'Hôtel Dieu de Québec (1632-1668), par le P. L. Hudon, S. J., Beau volume in-30 de 300 pages, orné de deux gravures hors texte, portraits de la Mère de Saint-Augustin et du Père Jean ds Brébeuf. — Montréal bureaux du "Messager Canadien, rue Rachel.

En vente aux bureaux du "Messager Canadien" et chez les principaux libraires. Prix : 60 c., frais de port en plus, (10c.); \$6.25 la douzaine.

"Heures Poétiques," par Alfred Descarries, en vente chez tous les libraires au prix de 50c.

moi. Qui sait! Peut-être a-t-il voulu indiquer ainsi le point de départ, afin de faire mieux remarquer, plus tard, la longueur du chemin parcouru et les difficultés surmontées?

Le jeune auteur a mes sympathies; il a aussi tous mes souhaits de succès futurs et l'expression vraie de mon encouragement.

o o o

Mon courrier est parfois très précieux. Il m'a apporté dernièrement encore, trois brochures de M. Pierre-Georges Roy. Ce sont: "La Famille Aubert de Gaspé", "La Famille Boisseau", et "La Famille Renaud d'Avène des Méloizes".

Je ne saurais exprimer l'intérêt que je prends à toutes les publications de M. Pierre-Georges Roy. Je suis un peu confuse, cependant, de constater que mon égoïsme en retire tout profit, car, car, je trouve dans les recherches et le travail de l'auteur, des notes toutes faites, qu'il m'aurait fallu chercher longtemps, en consultant trop de documents.

Non-seulement les écrivains bénéficient du travail ardent et âpre que s'impose M. Roy, mais le pays, tout entier qui devra les lumières qu'il jette sur ses origines et sur celles de ses vaillants pionniers.

Françoise.

M. Alexandre Silvio, avantageusement connu en notre ville, va donner, sous la présidence de M. l'échevin et Madame J.-G. Duquette, une grande soirée musicale et littéraire. Un concours d'artistes distingués secondera l'habile organisateur de la fête, qui aura lieu le 13 février prochain, à la salle du Collège, coin des rues Beaubien et Saint-Denis. Le prix des billets est de 50 cents. Le nombre des billets étant limité, l'auditoire sera des plus choisis.

Tout le secret de l'élégance d'une femme, à la promenade, est dans le chapeau. Il importe qu'elle connaisse l'endroit où se procurer cet objet rare. Qu'elle s'adresse donc, sans crainte à Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine-Est.

Propos d'Etiquette

D.—Une dame ôte-t-elle ses gants pour manger des gâteaux?

R.—Jamais dans une visite ou à un five o'clock, mais au souper. après le bal, elle peut enlever ses gants.

D.—Un monsieur doit-il enlever son pardessus dans l'anti-chambre, avant de se présenter au salon, dans une visite?

R.—Oui. Une dame conserve son manteau, parce qu'il est toujours élégant.

Lady Etiquette.

Recettes Faciles

NOUILLES MARGE A L'ITALIENNE. — Nouilles Marge: un paquet de 1-2 livre pour 6 personnes.—Après avoir fait cuire à l'eau salée vos "Nouilles Marge", et qu'elles sont bien égouttées et bien gonflées, jetez-les dans une casserole dans laquelle vous aurez fait chauffer vivement du beurre bien frais, jusqu'à belle teinte noisette; ajoutez fromage râpé, bon jus et assaisonnement, faites sauter un tour pour les rendre bien onctueuses et servez bien chaud.

CONFITURES D'ORANGES. — Choisissez des oranges à grosses écorces. Trempez-les dans de l'eau fraîche pendant quarante-huit heures, en ayant soin de changer l'eau plusieurs fois. Retirez les oranges de l'eau, pesez-les et préparez un poids égal de sucre. Faites cuire les fruits en les mettant dans de l'eau froide que vous amenez à ébullition jusqu'à ce que l'écorce soit parfaitement tendre. Ajoutez le sucre au jus de cuisson et faites-en un sirop que vous cuisez au cassé. Découpez les oranges en longs morceaux, enlevez les pépins. Mettez les morceaux d'oranges dans le sirop et faites donner quelques bouillons. Mettez dans les verres à confitures, couvrez le lendemain seulement.

La Reine des Eaux purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA.
En vente partout, 25 cents la bouteille

Conseils Utiles

POUR REMETTRE A NEUF LES GANTS NOIRS. — Les doigts des gants noirs blanchissent par l'usage. Pour les noircir sans rétrécir la peau, il faut faire un mélange d'encre de Chine et d'une cuillerée à thé d'huile d'olive. A l'aide d'un petit pinceau, on enduit la partie blanche, puis on laisse sécher.

—La crème de tartre nettoie fort bien les gants de chevreau blanc.

POUR LES MAINS GERCEES. — Prenez une once d'hamamélise, une once de bay rum, une once de glycérine, une once d'eau et dix gouttes de camphre. Cette lotion est excellente et peut servir aussi pour le visage.

Revue d'Europe et d'Amérique

M. Chs. ab der Halden nous écrit que la "Revue d'Europe et des Colonies", qui prendra désormais le nom de "Revue d'Europe et d'Amérique", consacrerait régulièrement, une partie importante aux articles intéressant le Nouveau-Monde. La Rédaction en chef sera confiée à ce précieux ami des Canadiens-Français qu'est M. Ab der Halden.

"Je désire tout naturellement, écrit-il, employer le nouvel organe mis à ma disposition, à faire connaître de plus en plus le Canada aux Français et je désire attirer à nous, en qualité de collaborateurs, l'élite des écrivains de langue française du Nouveau Continent.

"Je ne désire pas m'insérer que des articles exclusivement littéraires. A côté de la littérature pure, je réserverai une place aux études historiques et économiques, bref, à tout ce qui fera mieux connaître et apprécier votre pays.

"Comme le prix de notre Revue est un peu élevé pour les habitudes canadiennes, j'ai obtenu de l'éditeur que tout abonnement venant par mon intermédiaire, et émanant du Canada serait accepté au prix de 3 dollars. J'ose espérer que vous ferez quelque propagande à notre revue, qui peut rendre au Canada de réels services."

Toute copie devra être envoyée à l'adresse suivante: M. ab der Halden, Rédacteur-en-Chef de la "Revue d'Europe et d'Amérique", 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

Voilà en effet, une occasion remarquable de faire connaître notre pays; nous ne doutons pas que les Canadiens la saisissent avec bonheur.



La Veilleuse en
Nickel

**Montreal
BEAUTY**

Toute une nuit d'éclairage pour
un quart de cent, sans odeur
ni fumée.

Prix: 90c.; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,
52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

On demande

Une jeune personne désire une position en qualité de gouvernante dans une famille. Elle est munie d'un diplôme de garde-malade, et des meilleures recommandations.

S'adresser à Mlle L. Pays, "Journal de Françoise", 80, rue Saint-Gabriel.

"L'habit ne fait pas le moine", dit le proverbe; mais le chapeau fait la femme. Il n'y a pas de laides femmes avec de jolis chapeaux. Et ce qui fait autant la joliesse des chapeaux, c'est plus encore le goût et l'élégance que la richesse des garnitures. Voilà en quoi tient le savoir-faire d'une modiste comme Mme Pageau. On est sûr de trouver chez elle des exquis modèles de chapeaux de toutes grandeurs et de tous genres à des prix très abordables. Car, si ses pratiques paient volontiers la qualité des chapeaux qu'on leur offre ainsi que leurs garnitures, elles bénéficient absolument du chic, du goût, du tour agréable qu'on sait donner à tous les objets confectionnés dans cette maison.

Nous conseillons à nos lectrices d'aller y faire une visite, afin de se bien renseigner sur ce salon de modes.

Mme PAGEAU,
769, rue Sainte-Catherine Est, entre
les rues Panet et Plessis

On devrait faire observer aux jeunes filles qu'elles seront plus longtemps vieilles que jeunes. — Louise Buchner.

JEAN DESHAYES, Graphologue
873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles
de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies; 457 St-Artoire, coin Fulford;
1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1887 Ste-Catherine Est.

CONCOURS DE POPULARITÉ

Pour le recrutement des Abonnés

1er PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 250 nouveaux abonnements annuels):

UN VOYAGE EN EUROPE

De Montréal à Paris et retour. Trois semaines à Paris; pension payée dans un hôtel de premier ordre pour messieurs et dans une excellente pension privée pour dames. Des détails seront fournis à ceux qui en désireront. Billets bons pour un an.

2ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 150 nouveaux abonnements annuels):

UN PIANO DE \$300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN :

Un trousseau complet de jeune fille ou dame, confectionné dans l'une des plus grandes maisons parisiennes, estimé: une valeur d'au moins mille francs.

3ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront, 75 nouveaux abonnements annuels):

UN PHONOGRAPHE PATHÉ

De plus: une douzaine de disques qu'on pourra choisir dans le répertoire Pathé, au bureau du "Journal de Françoise", seront donnés à tous les gagnants du 3ième prix.

4ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 50 nouveaux abonnements annuels):

MONTRE POUR MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur breveté, ajusté.

OU BIEN :

Montre de Dame, boîtier en or massif (garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de \$60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 35 nouveaux abonnements annuels):

Un magnifique pupitre avec combinaison de bibliothèque. Ce meuble superbe est en chêne (Early English) du plus beau grain. Les vitres de la petite bibliothèque sont en verres coloriés enchâssés dans le plomb. Le tout formé un meuble de luxe très désirable.

6ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 20 nouveaux abonnements annuels):

Un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN :

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à \$25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

OU BIEN :

Une magnifique canne en ébène véritable, avec massive poignée en or, (garanti à 14 carats), artistiquement gravée.

Cette canne, estimée à \$25.00, est exposée dans la vitrine de l'établissement T. Théo. Valiquette, 259 rue Sainte-Catherine Est.

7ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 10 nouveaux abonnés annuels):

Un réticule en peau de crocodile, avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 5 nouveaux abonnés annuels):

Une broche en vieil argent

Une épingle de cravate, OU BIEN

Une pendule de fantaisie,

Un chapelet en nacre de perle monté en argent.

N. B. — Tous les prix de notre concours sont garantis par les maisons qui les fournissent.

CE CONCOURS, OUVERT DEPUIS LE 7 DECEMBRE, NE SE TERMINERA QUE LE 1er MAI 1908.

Afin d'éviter tout retard dans le service du journal aux nouveaux abonnés, ceux qui se chargeront de les recueillir voudront bien faire parvenir au "Journal de Françoise", ces noms, au fur et à mesure qu'ils les prendront. Ils sont priés d'y joindre la date à laquelle les abonnements devront commencer.

Chaque personne aura sa liste spéciale où seront inscrits les noms des abonnés qu'elle nous aura fournis.

Les gagnants recevront immédiatement leurs prix sur réception du total de leurs abonnements.

Le prix de l'abonnement annuel est de \$2.00.

LE JOURNAL DE FRANCOISE,

80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES

(Suite)

La voix ne portait pas. Les syllabes se cassaient net, à peine les lèvres franchies. Inutile de parler. La tourmente grondait trop fort. Et il resta debout à côté de l'homme qu'il sentait près de lui, regarda, dans le noir, attendit.

C'était sa première nuit en poste optique, sa première nuit de commandement et, comme sur une mer d'encre, invisible, une tempête s'était levée à travers laquelle il fallait passer, tenir quand même.

Et auprès de ses hommes, étourdi, frissonnant en ses vêtements vite transpercés, il veilla.

Des nuages passaient, des masses noires qu'on ne voyait pas, mais dont on sentait la pesée lourde, humide, sur les épaules. Le visage, les habits, les mains se couvraient de gouttelettes fines qui se glaçaient aussitôt, y adhéraient douloureuses. Dans la lumière coupant la nuit glissaient des points brillants en une fuite éperdue, horizontale. Une sensation de vitesse énorme, de lutte contre les éléments en venait. On oscillait comme sous des paquets de mer. On remontait, faisait front à l'orage, flottait...

Parfois, dans tout ce noir bouleversé, une trouée se faisait. Du vide s'ouvrait, des lointains se devinaient. On apercevait le ciel étoilé, puis des feux qui s'allumaient tout à coup dans les montagnes. Aussitôt les regards s'attachaient... Ce sont eux!... Non... après un vif éclat peu à peu le feu s'affaissait, s'éteignait. Encore une fausse alerte. Combien en avaient-ils eu ainsi de ces minutes d'espoir?

Au début de leur faction, ils avaient cru voir un feu d'appareil optique, distinguer les signaux du poste mobile accompagnant la colonne. Après bien des efforts, quand ils étaient parvenus à mettre l'appareil en direction, à placer cette petite

étoile dans leur rayon, voici que le feu disparaissait.

Alors ils reprenaient leur faction, espérant toujours.

L'Arabe expliqua que c'étaient des feux de kabyles, que tout ce chaos de montagnes à l'apparence stérile et maudite, dont Pierre gardait la brillante vision dressée au soleil couchant, tous ces ravins, ces flancs dénudés, étaient habités. Partout des villages, des bordjs, des ksours perchés comme des nids d'aigles ou blotés, dissimulés en quelque anfractuosité. C'étaient les feux de toutes ces demeures lointaines s'allumant tour à tour qu'on apercevait ainsi, suspendus dans la nuit.

L'appareil était posé sur une table dont les larges pieds, faits pour s'enfoncer dans les sables, avaient eu peine à s'équilibrer parmi les pierres. A cause du vent, on avait dû lier solidement les deux ensemble et amarrer le tout avec les cordeaux de tirage des tentes inemployées. Cependant l'immobilité obtenue n'était que relative. Quand la rafale devenait plus rageuse, arrivait par paquets, en vagues lourdes, tout tremblait, tanguait. La caisse en tôle si pesante grondait, ronflait comme une machine.

—Du temps passait. Depuis combien d'heures durait cette faction?

La nuit s'épaississait. Plus d'éclaircie. Le froid semblait plus vif, le vent plus cruel, désordonné. Des fonds obscurs les entourant montaient des masses tourbillonnantes. Un vertige les prenait. Le gouffre d'ombre les attirait et, par moments, ils fermaient les yeux, résistant de toutes leurs forces au vent qui les pressait, les inclinait; puis ils passaient leurs mains sur leurs fronts cerclés de glace, comme pour en chasser cette oppression, cette douleur qui les éblouissait.

Pierre ne pouvait distinguer les deux hommes qui étaient là.

Il sentait l'un à ses côtés, debout. L'autre, il le devinait à ses pieds, assis, enfoui dans une couverture, se dissimulant derrière un quartier de roche qui le protégeait du vent. Quand la tempête s'apaisait un peu, Pierre entendait dans le noir sa respiration trépidante, siffler, haleter, et le martèlement rapide, mat, de ses dents heurtées en de brusques déclenchements.

—C'est Tranchot, lui cria l'autre à l'oreille.

Et allant au-devant de la question :

—Il vien de Bir bou Chama, voyez-vous, mon lieutenant. Il n'y a rien à faire.

Bir bou Chama!... Un poste perdu dans les dunes mouvantes, de l'autre côté des grands chotts, sur la route du Souf. Ce n'était pas la première fois que Pierre en entendait parler. Tous ceux qui y avaient passé, en avaient gardé une épouvante.

De la même voix, l'autre répéta, croyant qu'il ne savait pas :

—Oui, de Bir bou Chama... Vous verrez ce pays-là, un jour, mon lieutenant. Et vous comprendrez...

C'était dit très naturellement, en un ton de soumission, d'abnégation douce, qui impressionna Pierre vivement. A l'entendre, il semblait inévitable que ce malheureux, ce soir, par une nuit pareille, eût de la fièvre et souffrit. Il avait gagné ça dans les sables, à Bir bou Chama. C'était taut dire. Bien d'autres aussi, peut-être, à cette heure, grelottaient dans le noir d'une veillée froide. Il n'était pas le seul.

Alors Pierre se ressouvint des choses de France, de la petite ville de garnison d'où il venait.

C'était tout là-haut, dans le Nord. En hiver, dans la brume glacée des matins sombres, sur une petite place située à l'autre bout des faubourgs, au bord d'une rivière charriant des glaçons, il avait surveillé l'exercice des recrues. Et là, dans ses heures lentes, très dures, aux instants de repos, il s'était laissé aller à causer avec ses hommes. Il leur parlait simplement, cherchait le mot qui lui gagnerait ces cœurs d'êtres un peu méfiants, venus au service avec le dur regret du chaume abandonné, parfois la méfiance des chefs, cette petite haine bête semée en leurs es-

prits inquiets par quelques théories malsaines, de grands mots vides entendus au cabaret et dont les résonances les avaient frappés. Et à le voir si simple, étonnés, peu à peu ils se livraient, disaient leurs chagrins, l'inquiétude des mères, mille faits insignifiants de leurs pauvres existences, des choses naïves, charmantes, qui se contaient là-bas, en les veillées où ils n'étaient plus. Alors, il lui était venu, pour eux, des idées de pitié et de bonté.

Tous, inconscients mais sincères, avaient collaboré à l'évolution morale accomplie en lui.

Mais jamais il n'avait rencontré pareilles douleurs. Et ces tressaillements du malheureux développaient en son cœur une tristesse d'autant plus irritante qu'elle se révélait à lui en un site désert, abandonné, en un moment où toute sa volonté ne pouvait rien, assistait impuissante à ce délire montant dans la furie des éléments et de la nuit.

Tout à coup il se pencha, s'appuya à l'épaule du soldat et, à cause de la rafale sifflant à la crête des roches, il lui cria de s'en aller. Il resterait, lui, à sa place. Il dut le répéter, crier plus fort.

Lentement, tout tremblant, s'accrochant aux rochers, l'homme se leva. Pierre ne le voyait pas, mais il sentait cet effort énorme accompli dans l'ombre. Et comme s'il eût en cela dépensé toutes ses forces, le soldat restait là, debout, se raidissant, cherchant l'équilibre, oscillant dans la tempête, incapable de faire un pas.

Alors, sans mot dire, Pierre le prit sous le bras et commença de descendre avec lui vers l'abri trouvé. Chemin faisant, quand la bourrasque était trop rude, le malheureux, se sentant faiblir, se cramponnait brusquement, étendait le bras dans le vide en un grand geste de détresse, puis, comme un bloc, s'affaissait, les jambes cassées, la tête pleine de sifflements, de résonances sourdes, lancinantes. Après, ils repartaient. Aux obstacles rencontrés Pierre le prenait à pleins bras, l'emportait presque, et cela le navrait de sentir contre lui ce grand corps débile abandonné, inerte, qui cependant tressaillait par moments, avait des sursauts de fièvre.

Tout cela se passait sans qu'un superbe, impassible, regardait dans mot, un regard, pût être échangé, la nuit.

Le tringlot se précipita, devinant la faiblesse de son camarade. Il le reçut des bras de Pierre, le prit, disant :

—Laissez mon lieutenant. Je m'en charge.

Puis il regarda vers son chef et sa voix changea, eut un ton de reproche.

—Vous auriez dû m'envoyer prévenir, mon lieutenant... Je serais monté le chercher... Ah! le pauvre gars!...

Et avec des attentions, de délicates précautions, il le coucha rigide parmi les autres qui se tassèrent, lui firent place.

—Ce que c'est, tout de même, bougonnait-il!... Chaud le matin, chaud, la grande rôtissoire... et puis, la nuit, c'est le froid, la fièvre... et le diable et son train.

Pierre consulta sa montre. Il était tard. Inutile de continuer l'expérience plus longtemps. Les autres, là-bas, n'avaient pu parvenir à se mettre en poste, ou simplement à tenir leur lampe allumée. Ils ne paraîtraient plus.

Du fond du trou, dans l'ombre, suivant tous ses mouvements, deux yeux d'angoisse, de lassitude, de défaillance, l'observaient profondément. Il s'approcha.

—Dormez tranquille. Demain matin je descendrai vous chercher de la quinine.

Il avait calculé qu'en partant de grand matin il pourrait être de retour avant la nuit. Les yeux de Tanchot s'éclairèrent, comme sous une montée de larmes. Une main tremblante, tendue en un geste de remerciement spontané, sortit de l'enroulement de la couverture, puis s'arrêta hésitante. Alors Pierre la saisit cette pauvre main vacillante qui avait voulu se donner à lui, lui porter toute la reconnaissance d'un être douloureux, éperdu, faible, d'un cœur qui tressaillait en lui comme celui d'un petit enfant souffreteux, et il la tint quelque temps en la sienne...

...Les rêves avaient raison.

Il ferait le bien, consolerait dans sa vie errante de plus abandonnés et désolés que lui. En des jours et des nuits d'effroi qui seraient encore, combien de pauvres mains de soldats souffrants se tendraient vers lui!...

Une fois, cela faillit leur arriver. Ils roulèrent, jetés à terre violemment. Un cri d'angoisse s'échappa des lèvres de Pierre, non pour lui, mais de peur pour son compagnon. Tanchot s'écroulant avait eu un appel terrible dans la nuit, cri de bête blessée, geignante, dont les plaies se rouvrent sous le fouet.

Ah! mon lieutenant... mon lieutenant!...

A tâtons Pierre explora le terrain, le rejoignit, s'accrocha à lui, voulut le reprendre.

—Non... laissez-moi... oui, laissez-moi là, dans ce trou... jusqu'à demain matin... dormir... dormir...

Et il se recroquevillait, accroupi, ramenait la couverture sur ses membres endoloris, glacés. Assis à côté de lui, un peu à l'abri dans cette excavation où ils avaient chu, Pierre écoutait la tempête passer au-dessus de leurs têtes, rôder tout autour, sur les flancs, flageller comme de lanières sifflantes les roches éparées, les grands mornes invisibles. Et c'était une paix profonde de se sentir à l'abri de ces choses brutales vagabondant dans l'espace, de toutes ces choses méchantes sortant sans trêve du noir qui les enveloppait, de l'odieuse nuit complice.

—Han! Han!... s'exhalait par à-coups, par brusques remontées secouant la poitrine nerveusement comprimée, la respiration courte du malheureux échoué à ses côtés.

—Allons, Tanchot!... Allons, mon ami, un peu de courage, répétait-il.

Ils se relevèrent. L'autre, craintif, tremblait de tous ses membres, vacillait. A leur approche, au bruit des pierres dégringolant sous leurs pieds, le tringlot mit quelques branchages sur les tisons. Une flamme jaillit éclairant le gouffre. Ils aperçurent alors la crevasse où les autres s'étaient tassés et dormaient. Au long de la paroi scintillante, l'Arabe, enroulé en ses burnous, était allongé et

—Ah ! mon lieutenant... redisait la voix grelottante, sourde, à travers les dents serrées... Ah ! mon lieutenant...

Là-haut la tempête redoublait.

Ce n'était plus une voix qui pleurait, mais une foule, des milliers de voix blasphémant dans le noir. Les nuages se succédaient, bousculés, s'écrasant, se pénétrant, se dépassant, masse confuse saisie de vertige. L'un, très lourd, chargé de grêle, creva au milieu d'eux. Parmi les roches, les grêlons crépitaient assourdissants, rayaient l'air de biais, de traits parallèles, blancs, rapides, les cinglant au visage, les fouaillant comme d'un paquet d'orties.

On ne pouvait tenir davantage. C'était inutile, du reste. Dès l'aube, avec la colonne, on était parti, on avait marché tout le jour. A peine arrivés ici, la nuit les avait pris, et, depuis des heures, sur ce mont, sans abri, ils subissaient l'assaut des éléments. L'épuisement était complet. Pierre vérifia la solidité de l'appareil qu'on allait abandonner, fit éteindre le feu, et aussitôt, comme un fantôme emporté dans la nuit orageuse, l'homme disparut.

Dans le marabout, la petite porte refermée derrière lui, grinçant, mettant parmi le tumulte comme l'écho d'un rire méchant, Pierre s'assit. Sous les tuiles grelottantes, toujours la même poussière grise longuement amassée descendait.

Il fit un geste, voulut déplacer le flambeau. Ses vêtements mouillés, transpercés, lui collant au corps, tiraient, lourds, raidis. Comme si cela eût suffi à déplacer l'équilibre des forces restantes, un frisson le saisit, passa à fleur de peau, lui serrant les tempes, lui secouant la nuque. L'image du malheureux dont les grands yeux tristes l'avaient suivi, se précisa tout à coup.

—La fièvre... déjà... murmura-t-il.

Et il se sentait tellement endolori par les heures qu'il venait de vivre, qu'il accepta cet augure comme chose naturelle, inévitable en ces pays lointains où il était venu. Puis cela semblait l'identifier davantage avec cette existence future qu'il aurait, ces

souffrances des autres qu'il avait devinées, vers lesquelles il allait le cœur las, défait, mais résolu. Et il pensa à autre chose.

Il se baissa, regarda sous son lit ces inégalités du sol, qui l'avaient gêné pour bien équilibrer sa couche, —une sorte de brancard appuyé d'un côté aux armatures de la cantine dont le couvercle servait d'oreiller, de l'autre à un X en bois articulé. Il les reconnaissait maintenant. La forme se profilait exactement, était indéniable. Elle s'allongeait comme dans les cimetières arabes rencontrés à la sortie des bourgs ou dans les campagnes autour des tentes, des nomades.

Le marabout, le bico, comme disait l'autre, était bien là, enterré à quelques centimètres du sol, très peu profondément, suivant la coutume. Et quand il se coucha, il le fit avec d'innombrables précautions, sans secousses, de peur de crever cette fragile enveloppe qui les séparait.

II

Quand il songe au passé, Pierre se revoit enfant, seul, errant à travers un grand parc.

Sous le dôme vert des ormes épais qui se rejoignent, emmêlant bien haut leurs branches, là-bas, d'un côté, se profilait la silhouette élégante, toute en dentelles et clochetons, d'un château de Touraine, le château de Lestrac. Il date du roi chevalier. Pur joyau de la Renaissance, sur le ciel limpide il étincelle, conservé en sa fraîcheur et sa grâce première, comme si en lui vivait encore l'âme tendre et légère de la dame de beauté. d'alors qui en fut l'inspiratrice et la première châtelaine.

De l'autre côté, la perspective se découpe en le ciel bleu, dévoile un lointain calme où une petite vallée s'en va, dans la douceur atténuée des horizons, se perdre sous les grands bois escaladant les coteaux. En approchant un peu, des détails se révèlent. On distingue des prairies, des labours, des murs blancs de ferme debout au bord de chemins plantés de haies vertes et de bouleaux, puis une

petite rivière passe nonchalante, claire, reflétant cette paix enclose en la vallée calme.

Pierre songe au tertre vert, ombragé, situé à la lisière du parc, près du saut-du-loup, où il s'essayait, n'osant aller plus loin. Là il rêvait des heures entières devant le paysage frais, lumineux, qu'il découvrait et qui, pour lui, était toute la vie, tout un monde qu'il ne se lassait pas d'interroger.

Souvent, au retour, la tête encore pleine de rêves, cheminant en l'allée verte où l'ombre lente des crépuscules descendait, il s'arrêtait délicieusement troublé. Dans les halliers, au centre des bosquets traversés, sous les grands ifs taillés des carrefours, des formes blanches apparaissaient, des statues de nymphes et de déesses qui le regardaient passer, lui, le petit maître, le dernier de sa race, toujours vêtu de noir.

Dans le silence grave des dessous de bois, à cette heure où s'apaisent les murmures, elles semblaient, l'ayant aperçu, s'arrêter dans leurs courses et leurs danses, parler bas, s'immobiliser devant sa jeunesse inquiète, ses grands yeux qui les interrogeaient largement, comme percevant en elles, éternel, le reflet des choses très belles au milieu desquelles elles vécurent, l'âme des temps merveilleux où elles naquirent.

Il n'a pas connu sa mère, la douce et si frêle marquise dont un pastel aimé lui garde la beauté et le regard si tendre. Elle eut ce fils et mourut.

En cette demeure trop grande, et triste maintenant, il vit avec son oncle, le colonel de Lestrac et le curé du village voisin qui dirige ses premières études.

La guerre lui a pris son père. C'est en terre de Lorraine, là-bas, de l'autre côté de cette petite ligne noire pointillée, serpentant sur le sol vaincu, marquant sur les cartes la frontière, à Sainte-Marie-aux-Chesnes, qu'il tomba.

(A suivre)

LE CAFE QUI STIMULE AGREABLEMENT



QUI dissipe la fatigue, éveille les idées, chasse la tristesse.

Le Cafe de Madame Huot

Pur, Fort, à l'Arôme exquis.
C'est le Café favori de tous les vrais amateurs
de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses : n'est-ce pas là un témoignage
indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V., 27e édition, 1 vol. in-12.....	0.88
LETTRES DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI ET LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA CARE WINDSOR,

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m. a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-MOOSGAW, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

DE LA CARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b4.30 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLLETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.
NOMININGUE, b8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (1) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et samedi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions sur le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur ledit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne, qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour ladite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire, pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du district de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Une laitière qu'on met pour la dixième fois à l'amende pour avoir falsifié son lait, se met à dire devant le tribunal:

—Vous finirez par me faire croire que je vends du lait d'amende.

Le Tabac Bruyere

Connaissez-vous le merveilleux
TABAC BRUYERE

Il chasse les idées noires le
TABAC BRUYERE

Il inspire nos hommes d'Etat, le
TABAC BRUYERE

Il fait rimer les poètes, le
TABAC BRUYERE

Il rend lucides les hommes d'affaires, le
TABAC BRUYERE

Il fait rêver aux jolies femmes, le
TABAC BRUYERE

Il rend aimable et doux le
TABAC BRUYERE

On ne casse jamais sa pipe avec le
TABAC BRUYERE

0 0 0

H. P. BRUYERE,

1040 Boulevard Saint-Laurent,
MONTREAL.

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustées à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE
H. SENECAL

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2e porte rue Montcalm.

Droit au but

Quand on souffre de la Gorge, des Bronches ou des Pouxons, il faut des remèdes agissant sur la gorge, les bronches ou les poumons.

Capsules Crésobene

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES

agissent sur la GORGE, s'introduisent directement dans les BRONCHES, pénètrent jusque dans les plus intimes recoins des poumons. Les

Capsules Cresobène vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac ou d'empoisonner l'organisme, elles guérissent ou préviennent toujours les Maux de Gorge, Enrouements, Rhume, Grippe, Influenza, Bronchites, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES. PRIX: 50c. LE FLACON.

Dépôt général : Pharmacie Décacy, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

LES

Cretonnes

Sont toujours utiles



Vous en faut-il pour couvertures? Celles-ci conviennent pour canapés-boîtes ou pour rembourser vos meubles. Elles peuvent aussi servir comme couvertures de meubles, — et épargnent le rembourage. Nous avons un très grand assortiment de ces cretonnes, à rayures, dessins floraux, rayures fleuries, tapestry, effets de ruban et "Arts and Crafts". En simples et doubles largeurs. Les doubles largeurs sont spécialement appropriées pour rideaux, cosy corners, draperies ou portières. Notre choix de cretonnes est le plus nouveau et le plus complet en ville.

Puis nous avons de très beaux taffetas de toile, dans les plus nouvelles nuances artistiques, à effets fleuris. Ceux-ci de double largeur et se vendent à des bons marchés excessifs.

RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

Ecoles du Soir !

Les **Ecoles Gratuites du Soir**, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du **1er Octobre au 1er Mars**, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Écriture et la Comptabilité.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T.-G. ROULEAU,
Principal de l'École Normale Laval.

Les Habits Élégants "Fashion-Craft"

Pour les hommes de bon goût.

LES tailleurs "Fashion-Craft" ont l'habileté de donner à leurs habits une note, un cachet particulier.

DANS les habits "Fashion-Craft" il y a une coupe pour chaque taille différente une mode pour chaque genre.

C'EST pour cette raison que tous les hommes grands ou courts, gros ou petits peuvent se procurer des habits chacun selon son goût et parfaitement ajustés à sa taille, ce qui donne à chacun une apparence individuelle et de bon goût.



LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,
471 Rue Ste-Catherine-Est,
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les parler et de ne r contraire, ont le don de beaucoup petits esprits auien dire. — La Rochefoucault.